

Les Trompettes de la Renommée, (1962) -1-

En réécoutant *Les trompettes de la renommée* nous découvrons que cette chanson datant de 1962 a des résonances étrangement modernes.

Peut-être parce que ces fameuses trompettes font écho au problème de la pudeur tandis que notre époque souffre précisément d'un goût prononcé pour l'indécence.

Au-delà de la drôlerie des mots et des images qui ont fait s'esclaffer des salles entières, la chanson est plus grave qu'il n'y paraît.

C'est l'histoire – vraie - d'un artiste refusant d'une manière péremptoire *d'acquitter la rançon de la gloire*. L'ingrat ne veut pas, *sous prétexte de bruit, sous couleur de réclame*, se livrer à l'exhibitionnisme forcené qu'exige son statut d'homme public.

Les gens de bon conseil, qui sévissent toujours autour des gens célèbres, lui font craindre, s'il n'obtempérait, la conséquence la plus redoutable pour un artiste : l'oubli.

Quarante ans après les mœurs ont-elles changé ? Oui. En pire.

La déesse aux cent bouches se nommait Fama. Cette divinité latine personnifiait la Renommée et a donné naissance aux mots *fameux* et *(mal) famé* employés souvent par Brassens :

- *J'suis renommé/Pour avoir le cœur mal famé... (Au bois de mon cœur)*

- *Celui-là, c'est probable, en était un fameux... (Le blason)*

Les Romains l'honoraient et la craignaient. Avec sa multitude de bouches et ses yeux innombrables elle décelait les secrets les plus intimes des êtres humains pour les divulguer à la terre entière. Son palais, dit-on, était ouvert aux autres divinités allégoriques comme L'Erreur, Les Faux Bruits...

De nos temps, le monstre ailé embouchant une trompette ne se nomme plus Fama, mais télé. Pour la faveur d'un regard de cette nouvelle déesse, on déshonore, on diffame, on flétrit, on calomnie...

Des caméras s'immiscent dans nos chambres, nos cœurs, nos fantasmes... Le linge sale se lave en famille télévisuelle. Les secrets sont partagés par des millions de téléspectateurs. On étale, on déballe, on expose, on révèle, on s'exhibe, on s'affiche.

L'Audimat ne se nourrit jamais de décence, de discrétion, de retenue.

Le mot de Stendhal : « *Cette pudeur d'honnête homme qui a horreur de parler de soi* » ne pourra jamais désigner les prêtres de cette déesse qui officient depuis des lustres et qui soignent, par leur fonction, un égocentrisme bravache.

Les morts ne sont pas épargnés par cette époque d'impudeur.

On les détrousse de leur paisible sommeil pour leur faire avouer crimes et paternité tardifs.

L'ignominie se cultive sous prétexte de thérapie publique. Cette étrange fureur de se confesser sous l'œil indécent des caméras n'a pas cessé de fasciner nos concitoyens.

A toute exhibition leur nature est docile. Les confessions intimes, les petits secrets que l'on dévoile les larmes aux yeux sont devenus des éléments promotionnels. Plus que le talent, hélas.

Décidément, *nous vivons un temps bien singulier*.

[Pas de reproduction sans autorisation adressée aux Amis de Georges, merci.](#)